

MORALE.

DE LA DISCRÉTION.

La vertu, l'esprit, la fortune, la grâce, qui est bien plus que l'esprit et la fortune, ne suffisent pas toujours pour rendre la vie heureuse. J'ai vu des jeunes filles vertueuses, spirituelles et gracieuses, tristes, découragées, demander à la solitude la cause de leur ennui, et du malheur dont elles se croyaient les innocentes victimes. Le monde semblait les repousser, et si, de temps à autre, elles voulaient rentrer dans la société de leurs compagnes, à leur arrivée, elles voyaient la conversation s'éteindre, l'animation des visages disparaître, et le sourire s'envoler de toutes les lèvres. Glacées par ce froid accueil, elles s'arrêtaient d'abord interdites; puis, revenues à elles-mêmes, elles essayaient de laisser tomber quelques vagues paroles auxquelles on répondait par des paroles plus vagues encore. Cherchaient-elles à faire sortir la conversation des banalités les plus vulgaires, des nouvelles de l'état du ciel? le silence s'établissait; pas un mot de sympathie, pas une approbation chaleureuse ne venaient témoigner de la bienveillance de leur jeune et charmant auditoire. Dans les réunions de famille, dans les petites fêtes si chères aux jeunes années, on les évitait poliment; comme d'un commun et muet accord, on les laissait seules, toujours seules...

A la vue de cette douleur, de ce supplice de tous les instants, de cette fraîche jeunesse ainsi abandonnée, mon cœur se serrait. Comment, me disais-je, par quelle cause la société repousse-t-elle, frappe-t-elle d'une si sévère punition une jeune fille d'une vertu irréprochable, une jeune fille dont le regard révèle tant d'esprit?

Les années, l'expérience du monde, cette longue série d'épreuves et d'observations qu'on appelle la vie, me donnèrent bientôt le secret de cette mystérieuse énigme; cependant, je sollicitai la circonspecte sagesse de ceux dont j'honore les conseils, et voici ce que me répondit un homme qui a vu de longs jours :

« La société, dans un intérêt bien facile à comprendre, accepte et recherche ceux qui peuvent contribuer aux plaisirs de son commerce; un

esprit fin, élégant, poli, s'il possède encore une autre qualité dont je vais vous parler, verra toujours le monde agréer ses paroles ; sa verve sera sollicitée, admirée, prônée ; partout il trouvera des visages souriants. On acceptera ses sophismes, on pardonnera aux écarts de son imagination, de sa fantaisie, à une condition, c'est qu'il saura respecter la première loi, la plus essentielle des règles que la société impose, à condition qu'il sera discret. Ainsi, vos jeunes amies...

— Arrêtez, lui dis-je ; je vous remercie, le reste me regarde : je sais ce qui me reste à faire. Votre avis me prouve que j'avais deviné juste ; mais laissez-moi mon rôle ; votre voix trop virile effrayerait peut-être les douces et modestes imaginations qui veulent bien accorder quelque prix à mes conseils. »

« Se conduire de manière à n'avoir besoin de la discrétion de personne, et forcer tout le monde à compter sur la vôtre », est devenu ma maxime favorite. Sans elle, en effet, il n'y a aucune sécurité dans le commerce journalier de la vie ; je vais plus loin, sans elle, il n'y a ni honneur ni bonheur, ni société possible.

En effet, réfléchissez à ce que vous voyez, à ce que vous entendez autour de vous, au secret nécessaire même aux plus honorables desseins, aux habitudes de famille, à ce silence calculé dont les hommes sages entourent prudemment leur simple existence, et demandez-vous ensuite quel trouble, quelle contrariété peut jeter dans ce calme, dans cette quiétude, dans ces projets longuement préparés, une indiscrete parole. Voyez, et dites après s'il y a quelque prudence à admettre aux causeries, aux épanchements du foyer, de ces êtres qui, semblables aux oiseaux babillards, s'en vont redisant, partout, ce qu'ils ont vu ou cru voir, et tout ce dont leur imagination mobile a conservé l'empreinte ?

Observez les choses d'un regard attentif : au fond de bien des querelles, que le temps fait quelquefois dégénérer en de violentes inimitiés, que trouvez-vous souvent ? un geste maladroitement interprété, un mot rapporté, une indiscretion, un abus de confiance, car il faut bien appeler les choses par leur vrai nom. Je vous crois mon amie, pour vous mes jours et mes pensées n'ont pas de secret, je vous aime assez pour ne rien vous cacher de mes plaisirs, de mes chagrins, de mes espérances, je vais plus loin encore, je vous confie les chagrins et les espérances de ma famille, et vous ne savez pas imposer silence à vos lèvres légères ! Par une folle envie de parler, — je repousse loin de moi l'idée de tout honteux calcul, — vous me trahissez, vous me livrez, et, pour avoir eu confiance en votre probité, je

deviendrai la cause d'un chagrin pour ceux que j'aime ! Mes confidences colportées, défigurées, en passant de bouche en bouche, me rendront odieuse ou ridicule !

Les petites villes sont quelquefois, à ce que l'on m'a dit, pleines de tempêtes et d'orages : le salon le plus aimable voit tout à coup la solitude l'envahir ; les rapports se brisent au milieu d'un sourd bourdonnement ; on se craint, on s'évite, la cordialité s'envole, les longues soirées d'hiver s'écoulent tristes, sans réunions joyeuses. Qui a fait cette tristesse ? qui a rompu de vieilles amitiés ? attristé la vie de la cité hier encore toute joyeuse ? Hélas ! souvent, bien souvent, un mot, une parole follement, imprudemment répétée.

Mais toujours il n'y va pas seulement de l'existence d'un salon et de plaisirs perdus. Souvent une indiscretion a causé la ruine et le déshonneur d'une maison. Vos mères vous citeront toutes, j'en suis sûre, des désastres causés par le déplorable défaut que je combats ; elles vous affirmeront la sincérité et la sagesse de mes conseils. J'ai vu une jeune fille, en répétant, dans un bal, quelques mots qu'elle avait entendus au coin du feu d'une de ses amies, ruiner le père de cette amie, et causer une catastrophe dont elle ne s'est jamais consolée. J'en ai connu une autre qui, à l'époque de la Révolution, avait, par une parole imprudente, livré un proscrit à la mort...

Je m'arrête, Mesdemoiselles. Au nom de votre bonheur, qui est ma constante étude, je vous conjure de mériter le nom de femme discrète. En le méritant, vous verrez quelle estime vous entourera, et de quelles nobles amitiés vous ferez la conquête. Encore cette petite vertu, elle embellira toutes les autres... Mais je me trompe, mes conseils viennent trop tard, la probité de votre cœur vous a depuis longtemps révélé la nécessité et l'excellence de mon précepte : « se conduire de manière à n'avoir besoin de la discrétion de personne, et forcer tout le monde à compter sur la vôtre. »

M^{me} DE WATTEVILLE.

BIOGRAPHIE.

MICHEL CERVANTÈS.

(Fin.)

En épousant Catherine Salazer, qui lui survécut, Michel n'avait pas fait un mariage d'argent... Voici, dans une pièce curieuse, signée de la main de Cervantès, de quoi se composait la dot de Catherine : « ... Un dévidoir, une « poêle de fer, trois broches, une pelle, une râpe, une vergète, six bois- « seaux de farine, cinq livres de cire, deux petits escabeaux, une table « à quatre pieds, un matelas garni de sa laine, un chandelier de cuivre, « deux draps, deux enfants Jésus avec leurs petites robes et leurs chemises, « quarante-quatre poules et poulets avec un coq... » Si le prosaïque Sancho eût été alors de ce monde, il n'aurait pas manqué de dire à Cervantès, en citant quelque proverbe : « Il n'y a que deux sortes de rangs et de familles dans le monde, c'est l'avoir et n'avoir pas, et c'est à la famille l'avoir qu'il faut viser ¹.

Cervantès avait pris une femme selon son cœur, et quoique la misère n'ait jamais quitté le ménage, on ne voit pas qu'il se soit repenti du choix de sa compagne. Afin de gagner son pain et celui de sa famille il accepta, en Andalousie, une place de commis aux vivres ; mais bientôt ce petit emploi étant venu à lui manquer, il se fit homme d'affaires et régisseur des propriétés du seigneur Cigalès.

C'est à cette époque que remonte la liaison qui s'établit entre Michel et deux poètes célèbres, F. De Herrera et J. De Jauregui ; c'est aussi dans ce temps-là que, fixé à Séville, il écrivit ses *Nouvelles*, qui ont été si malheureusement traduites et travesties par Florian.

Je n'entrerai point dans le détail des nouveaux malheurs qui fondirent sur Cervantès. Poursuivi à deux reprises différentes et jeté en prison comme retenant indûment des fonds appartenant à l'État, ce ne fut qu'après bien des démarches et beaucoup de souffrances qu'il parvint à se tirer des mains de la justice. Hâtons-nous de dire qu'il sortit de cette accusation avec tout l'honneur dû à sa probité. En 1599, ayant obtenu un mince emploi, il résidait avec sa famille dans une petite bourgade de la Manche, à Argamasilla de Alba. Là, pour avoir voulu trop strictement remplir sa charge il souleva contre lui la colère des habitants, qui

¹ Vieux proverbe espagnol.

le retinrent longtemps dans un cachot, où il eut beaucoup à souffrir.

On place généralement à cette période de la vie de Cervantès (de 1598 à 1603) la conception du plan de *Don Quichotte*, dont les premiers chapitres ne parurent cependant qu'en 1605.

A la sortie de la prison d'Argamasilla, Cervantès avait quitté la Manche pour se rendre à la cour. Au nom de ses vieux services, en montrant son bras mutilé, en rappelant sa captivité et son héroïque conduite chez les Infidèles, il espérait la protection, la justice des grands... Il se trompa. Honteux d'avoir vainement sollicité, il se résolut dès lors à garder libre sa vie et à porter, comme il le pourrait, le poids de sa misère. Il redevint homme d'affaires; sans murmurer contre le sort qui l'accablait, il reprit sa plume, et telle était la sérénité de son cœur, qu'il put écrire plus tard cette pensée si touchante venant de lui: « La feuille ne remue pas à l'arbre sans la volonté de Dieu. »

Mais voilà *Don Quichotte* prêt à entreprendre ses merveilleux voyages... Quittons, Mesdemoiselles, un instant Cervantès, pour nous occuper de son livre... Les romans de chevalerie avaient tourné la tête du Midi de l'Europe. En France, en Espagne, en Portugal, ce n'étaient qu'Amadis, Roland, Don Belianis, Lancelot, Esplandian, chevauchant par monts et par vaux. Le génie castillan avait adopté avec le plus fol enthousiasme toutes ces étranges figures auxquelles le souvenir historique du Cid donnait une sorte de consécration. L'esprit espagnol se corrompit à la lecture de ces ouvrages. La jeunesse ne rêva plus que coups de lance, qu'enchantements, que princesses persécutées; elle repoussa toute étude sérieuse; elle reporta même dans la religion les bizarres conceptions des romans de chevalerie. Le mal en vint à ce point qu'il fallut lancer des édits contre la vente de ces livres pernicioeux. Où avaient échoué les Cortès et Charles-Quint, Cervantès réussit: *Don Quichotte* tua tous les vieux chevaliers errants, à l'instant même où la vieille chevalerie féodale s'éteignait sous la moderne civilisation.

La première partie de *Don Quichotte*, réimprimée quatre fois en 1605, fut immédiatement traduite en France, en Portugal et en Flandre. Et cependant, on aurait peine à le croire, si l'histoire n'en fournissait les preuves, Cervantès continua sa vie pauvre et misérable. Un jour Philippe III, étant au balcon de son palais, vit un étudiant qui lisait en se promenant. A chaque instant le jeune lecteur s'arrêtait, fermait le livre, se frappait la tête en riant aux éclats, comme un homme en démente: « Ou cet homme est fou, dit le prince à ses courtisans, ou il lit *Don Quichotte*... » En effet,

il lisait *Don Quichotte*... Le roi rendait donc justice à l'admirable livre, mais il ne pensa jamais à l'auteur. Plus tard, et je cite ce fait qui témoigne du bon goût de notre patrie, de jeunes seigneurs français questionnaient de nobles Espagnols sur Michel Cervantès : « Je fus forcé, a écrit « l'hidalgo auquel ils s'adressaient, je fus forcé de répondre qu'il était « vieux soldat, gentilhomme et pauvre. » A cela l'un d'eux répliqua ces paroles formelles : « Eh quoi ! l'Espagne n'a pas fait riche un tel homme ! « On ne le nourrit pas aux frais du trésor public !... » Alors un de ces gentilshommes relevant cette pensée, reprit avec beaucoup de finesse : « Si c'est « la nécessité qui l'oblige à écrire, Dieu veuille qu'il n'ait jamais l'abondance, afin que, par ses œuvres, lui restant pauvre, il fasse riche le « monde entier. »

La dernière partie de *Don Quichotte* parut en 1615. Elle est, à notre sens, bien supérieure à la première ; elle achève admirablement la carrière si courte, si féconde et si poétique du célèbre chevalier de la Manche.

Que pourrions-nous dire de cet ouvrage ? Quel éloge lui a manqué ? Depuis Voltaire jusqu'à Walter Scott, tous les écrivains, de tous les temps et de tous les pays, se sont inclinés devant la pâle figure du noble hidalgo, devant l'incomparable sang-froid, devant le solide bon sens de Sancho. Chose touchante et qui ressort de la lecture de Cervantès, on sent que l'auteur a fini lui-même par s'éprendre d'amour pour son héros, modèle de loyauté, de grandeur d'âme et de noblesse. Il est fou, c'est vrai ; mais aussi quelle généreuse folie ! quelle vaillante ardeur, et comme il tombe dignement cet homme dont Bayard lui-même aurait pu envier la vertu ! Quand il sent qu'il va s'éteindre, quand il abjure ses chevaleresques erreurs, quoi de plus touchant que d'entendre Sancho Pança, flattant l'ancienne folie de son maître, lui dire : « Allons, seigneur, levez-vous ; allons aux champs, et « peut-être derrière quelques buissons trouverons-nous M^{me} Dulcinée « désenchantée... » Et quelle grâce poétique dans cette réponse du noble mourant... « N'allons pas si vite, car dans les nids de l'an passé, il n'y a pas d'oiseaux cette année !... »

Ou je me trompe, ou Cervantès pleura son héros... Il me semble voir ces larmes couler sur les joues amaigries du soldat de Lépante, et je me plais à retrouver dans la belle âme de *Don Quichotte* celle du plus populaire des écrivains espagnols, qui, toujours pauvre, mais fier, libre et mélancoliquement railleur, mourut à Madrid le 23 avril 1616. Que sont devenues ses cendres ? .. On l'ignore. Dernière et douloureuse preuve d'ingratitude et d'oubli !

A. G.

HISTOIRE.

JACQUES CŒUR.

(Explication de l'énigme historique.)

Relisez, je vous prie, avec attention l'histoire de Charles VII; interrogez les personnes chargées de votre instruction, et les livres qui sont confiés à vos jeunes mains, et dites ce que vous pensez de Charles VII. Pour moi, sans méconnaître les services qu'il rendit à la France, je ne puis oublier l'abandon dans lequel il laissa Jeanne d'Arc, et l'exil de Jacques Cœur. Il devait tout tenter pour sauver l'héroïque jeune fille, il ne fit rien; il devait défendre, protéger, récompenser Jacques Cœur, il l'abandonna à la cupidité de Chabannes et de La Trémouille, il le condamna à l'exil. Cette condamnation a été cassée, mais le noble et généreux vieillard était mort sur la terre étrangère. Tout ce que put faire Louis XI, ce fut de nommer un de ses fils son échanson, et de donner à un autre l'archevêché de Bourges, « voulant ainsi, comme l'a observé un historien, que ce fils fût le premier dignitaire ecclésiastique d'une ville où le père n'avait été que marchand. »

Jacques Cœur était fils d'un orfèvre de Bourges, il semblait destiné à une vie obscure : par son génie, par son amour du travail, il sortit bien vite de l'étroite sphère d'action dans laquelle il paraissait devoir végéter. Matthieu de Coucy, chroniqueur du temps, raconte qu'il avait plus de trois cents facteurs sous ses ordres, qu'il possédait plusieurs grands vaisseaux avec lesquels il faisait le commerce du Levant. « Il gagnait chaque an, dit-il, plus que tous les autres du royaume ensemble. »

Lorsque la France, lâchement abandonnée par Isabeau de Bavière, devint la proie des Anglais, Charles VII, que l'on appelait le petit roi de Bourges, eut recours au généreux patriotisme de Jacques Cœur. L'or du marchand, noblement prodigué, entretenait les armées ainsi que le zèle douteux et chancelant des seigneurs : Jeanne d'Arc fit le reste. Sept ans après la mort de cette héroïne, Charles résolut d'entreprendre la conquête de la Normandie : pour réussir, il fallait de l'argent, le Trésor était épuisé : Jacques Cœur donna deux cent mille écus, et Rouen vit bientôt flotter

(le 10 novembre 1448) l'étendard de la France. « Lorsque Charles VII fit son entrée dans Rouen, on vit, dit Alain Chartier, le comte de Dunois, le seigneur de La Varennes et Jacques Cœur marcher à côté les uns des autres; ils avaient des jaquettes de velours violet fourrées de martre, et les husses de leurs chevaux toutes pareilles, brodées de fin or et de soie. » Le roi l'avait ordonné ainsi; dans un accès de justice il avait voulu que le noble roturier marchât sur la même ligne que Dunois. Anobli et nommé argentier, il rétablit l'ordre dans les finances; nommé ambassadeur, il défendit avec succès les intérêts de son maître.

A son retour de son ambassade de Turin, il est tout à coup saisi, jeté dans la prison de Lusignan, comme coupable d'avoir entretenu des relations avec le Soudan de Babylone, et empoisonné la belle Agnès Sorel. Or, sur ce dernier chef d'accusation, il est bon de noter que l'accusé était absent lors du trépas de cette dame qui, se fiant à sa prud'homie, l'avait nommé son exécuteur testamentaire.

Tous les biens de l'accusé furent saisis, et donnés d'avance à Chabannes, qui se fit nommer président de la commission chargée de le juger. Ajoutez que beaucoup de seigneurs devaient de fortes sommes à Jacques Cœur; ils se réunirent à Chabannes et à La Trémouille. L'innocence de l'accusé apparut claire comme la lumière du ciel; mais il était riche, il avait rendu de grands services; le 19 mai 1453 il fut condamné à la confiscation de tous ses biens, à deux cent mille écus d'amende, à garder prison jusqu'au paiement, et ensuite au bannissement. Dans cette monstrueuse affaire, on n'entend qu'une seule voix accusatrice, celle de Jeanne de Vendôme, dame de Mortaigne, qui, depuis, fut juridiquement déclarée coupable, et condamnée comme faux témoin.

Après avoir fait amende honorable à Poitiers, Jacques Cœur obtint l'autorisation de se retirer au couvent des cordeliers de Beaucaire. Jean du Village, qui avait épousé sa nièce, parvint à le faire évader, et le noble proscrit se réfugia dans la capitale du monde chrétien, où le pape Nicolas V le reçut avec les plus grands honneurs. Aussitôt ses facteurs accoururent près de lui, et déposèrent en ses mains soixante mille écus avec lesquels il reprit ses affaires. Le pape Calixte III, successeur de Nicolas, le créa capitaine général de ses galères, et commandant d'une expédition contre les Turcs. Jacques Cœur s'établit dans l'île de Chio, où il se remaria, et bientôt il se vit à la tête d'une immense fortune. Il mourut à Chio, loin de son ingrate patrie, en novembre 1456.

Son procès fut revisé par ordre de Louis XI, sa mémoire réhabilitée, et

son odieux délateur, son juge avide, Chabannes de Dammartin, se vit condamné à restituer les biens de son innocente victime.

Au temps de sa splendeur première, Jacques Cœur s'était fait construire une maison, merveille d'élégance et d'architecture. Ce magnifique édifice, acheté en 1682 par le maire et les échevins de Bourges, est encore un des plus précieux monuments que possède cette ville. X.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel fut le ministre anglais dont l'assassinat livra La Rochelle au cardinal Richelieu.

BEAUX-ARTS.

DE L'AQUARELLE.

(Suite.)

Avant de révéler à nos lectrices les secrets et les moyens de l'aquarelle, disons un dernier mot sur plusieurs maîtres dans ce genre, dont les noms nous reviendront souvent, parce qu'ils sont de ceux que nous donnerons pour modèle.

Le premier est Hubert Robert : s'il ne porta pas cet art aussi loin que les inimitables Turner, Bonington et Decamps, il eut au moins le mérite de soupçonner les ressources de l'aquarelle. Contemporain de Louis XVI, il est mort sous l'Empire. Peintre de ruines, des restes de l'ancienne Rome, homme d'aventures et de périls, Parisien spirituel et remuant, il passa sa vie à faire d'innombrables peintures, des dessins au crayon rouge, et des aquarelles aussi remarquables par leur composition que par la simplicité de leurs procédés. Robert était infatigable dans ses travaux. Il fit des milliers de ces sortes d'aquarelles au milieu des restes de Rome, si bien qu'il n'est pas rare d'en rencontrer souvent dans les échoppes les plus modestes des marchands de Paris. C'est une trouvaille pour un jeune commençant ; car, si ce n'est pas constamment une page remarquable, c'est toujours une leçon nette et distinguée des grands principes de cet art ; le dessin un peu lâché est suffisamment exprimé, et les tons simples et clairs donnent à l'adepte des éléments excellents pour marcher ensuite dans la voie qu'il demandera aux maîtres de notre école.

Fragonard est encore un charmant artiste. Il met dans ses lavis tout

l'esprit qu'on retrouve dans ses tableaux; mais il nous paraît beaucoup trop recherché dans ses moyens, trop adroit pour que nous le citions comme un modèle duquel on doive s'inspirer.

Nous arrivons au dernier que nous voulions citer; mais celui-ci est un nom et un talent que nos lectrices connaissent sans doute, et que nous avons réservé pour notre conclusion, afin de nous assurer leurs sympathies. Ce peintre, maître sur les maîtres, sera celui qu'elles rechercheront le plus, qu'elles imiteront sans cesse; car il a su plus que tout autre s'assurer l'admiration des jeunes cœurs, car il a su rendre ce que la nature a de plus doux, de plus tendre et de plus aimable. Il a su peindre les fleurs. En indiquant l'interprète des roses, nous avons nommé Redouté, l'artiste éminent qui, après une vie longue et laborieuse, a laissé une série considérable d'œuvres du plus grand mérite, de compositions de fleurs dessinées comme le Hollandais Van Huysum, et peintes comme seul Redouté a pu les comprendre.

Redouté fut du petit nombre des artistes privilégiés qui purent jouir de leur gloire. Rien n'égalait l'engouement du public pour les roses de Redouté; chez certains amateurs cet engouement prenait tous les caractères de la passion. Des princesses recherchaient, qu'étaient les leçons du maître, et ses aquarelles étaient le plus bel ornement de plus d'un salon, de plus d'un palais.

Choisi par l'administration du Jardin des Plantes pour professer le dessin des fleurs, Redouté joignit à ses éminentes qualités de peintre le talent d'un démonstrateur habile. Sans se départir de la méthode artistique qui sait en même temps rendre et interpréter la nature, il donna à ses dessins toute la précision, tout le fini que la science exige.

Il fut reproducteur exact sans cesser d'être coloriste harmonieux.

Arrivons maintenant à notre démonstration, et indiquons, s'il est possible, les moyens employés des maîtres que nous avons cités.

Avant tout, il faut, et cela doit se comprendre, avoir quelques notions du dessin. Mais enfin, s'il se trouvait quelqu'une de nos lectrices qui les ignorât complètement, qui, sur la vue de quelque chef-d'œuvre, sur l'impression de la nature, se trouvât surprise du désir de reproduire ce qui aura touché son imagination, qu'elle suive les conseils que nous allons lui donner. Avec la patience et le calme d'esprit elle arrivera à comprendre l'art, et à s'en pénétrer, nous l'espérons du moins.

Qu'elle commence à éloigner d'elle tous les traités de dessin, de perspective, tous manuels quelconques. Qu'elle sorte dans la campagne, munie

d'un simple crayon de mine de plomb, d'un album bien modeste et d'un morceau de mie de pain rassis. Qu'elle ne coure pas au loin chercher les grands sites de Suisse ou des Pyrénées; la nature est grande et touchante partout. Montmartre et la plaine Saint-Denis ont su inspirer de grands et illustres artistes. Qu'elle sorte donc, qu'elle revoie les arbres qu'elle voit sans cesse, les prés, les champs qui lui sont familiers, la maison qu'elle habite, la campagne enfin qui est son amie et le témoin de ses pensées. Que là, en se promenant, elle cherche le motif qui lui semble le plus pittoresque, si son imagination la porte à aimer les combinaisons savantes ou distinguées de la nature; le motif le plus simple, le plus humble même, si sa modestie est effrayée des objets qu'elle veut reproduire. Qu'elle se mette confiante et croyante devant son modèle, et qu'elle dise: « Je le ferai. » Elle aura déjà accompli une des grandes conditions nécessaires à l'artiste. Voici notre premier conseil, c'est de lui que découleront tous les autres. Foi et confiance.

Qu'elle prenne son album et son crayon; que, sans se préoccuper des procédés à employer, elle examine, avant de tracer, les caractères principaux des objets qu'elle veut reproduire, les inflexions des branches d'arbres, les pentes des terrains, les lignes en un mot que la nature dessine elle-même; qu'elle réfléchisse un peu sur ces lignes qui se croisent, s'élèvent, descendent et se brisent, et que, sans hésiter, elle commence en se réservant de détruire plus tard, ou d'effacer les traits qu'elle aura mal indiqués.

Son premier soin sera donc de se pénétrer du motif qu'elle veut faire, et elle en tracera le cadre immédiatement sur le papier. Elle fera ensuite la ligne caractéristique du terrain, des fonds, des silhouettes d'arbres ou des maisons, et se gardera bien surtout d'examiner en détail la figure mesquine des feuilles, des herbes, des pierres; c'est ce qu'on appelle *mettre en place*. Si ces objets, par leurs formes séduisantes ou capricieuses, attireraient involontairement ses regards, elle clignera les yeux de manière à ne voir que la masse des objets comme on les voit à la brune des jours d'été, ou aux premières lueurs du jour; quand elle pourra alors voir son motif par grands plans, et les tons des couleurs par valeurs harmonieuses et un peu confuses, elle dessinera légèrement, par superpositions de couches les unes sur les autres, les lignes qu'elle aura déjà tracées, de manière à arriver à peu près aux valeurs relatives de son crayon et de son papier; en d'autres termes, lorsque la nature lui donnera des tons foncés, elle forcera ceux de son crayon et réservera le ton blanc de son papier pour les valeurs éclairées ou lumi-

neuses. Elle ne cherchera pas à faire et finir tel ou tel arbre, tel ou tel morceau; son soin, après avoir trouvé les silhouettes, après avoir comparé les lignes, sera de chercher les valeurs. Quand elle aura passé une journée en recherches de cette sorte, en comparaisons surtout, elle sera tout étonnée d'avoir sous les yeux un dessin qu'elle se serait crue incapable de faire. Ce dessin, nous en sommes certain, ne sera pas un chef-d'œuvre. Il sera peut-être mauvais, il aura peut-être aussi son côté naïf, étudié : n'importe, il ne sera pas perdu pour l'avenir. Que notre élève en dessine un second, un troisième, un centième. Un jour, devant un motif qui lui réjouira le cœur, elle comprendra, et l'art se révélera pour elle. Qu'elle croie donc et marche!!!

Ces principes sont simples et sont les bons. Combien de jeunes artistes ont passé des années à chercher, à tenter toutes les épreuves, pour arriver à se dire : Il faut voir le caractère du dessin et la valeur des masses. C'est là l'enseignement de l'école moderne, qui a repris les glorieuses traditions des maîtres anciens. Que nos élèves s'en pénètrent et les suivent. Ce sont eux qui ont fait J. Dupré et Théodore Rousseau, les vrais représentants de l'art dans le paysage.

LOUIS LECLERE.

(La suite au prochain numéro.)

HISTOIRE NATURELLE.

MOEURS DE QUELQUES INSECTES

(Suite et fin.)

Mon oncle s'enfonça dans le bois, et nous trouvâmes de grands arbres dont l'écorce blanche ressemble à du papier : « Ce sont des bouleaux, me dit-il ; ces arbres prennent des dimensions énormes dans l'Amérique septentrionale, et c'est avec leurs troncs que les sauvages font leurs canots. » Mon oncle me montra dans l'enfourchure d'une branche une grosse punaise, qu'il nomma *Pentagone grise*. J'avoue que, jusqu'à ce jour, j'avais regardé une punaise comme ce qu'il y a de plus laid au monde, et j'allais l'écraser sans pitié, lorsque mon oncle me retint. « Il ne faut jamais juger sur l'apparence, me dit-il ; devant Dieu, il n'y a ni beau ni laid ; les vertus et les vices pèseront seuls dans sa balance. Voyons si cette punaise ne saura pas t'intéresser quand tu l'auras mieux observée.

« D'abord, elle ne me paraît pas aussi laide que tu le dis ; mais il est vrai qu'elle exhale une bien mauvaise odeur. Elle est d'un gris jaune de terre, ponctuée de noir, avec une tache obscure de chaque côté. Le dessous de son corps est jaunâtre. Les petites cornes mobiles que tu lui vois près des yeux sont les *antennes*. Les naturalistes ont classé ces insectes parmi ceux qu'ils appellent hémiptères, ce qui signifie en grec *demi-aile*. La tête de cet insecte se termine en avant par un long bec fort dur, qu'elle enfonce dans la jeune écorce et dans les feuilles du bouleau pour en pomper la sève, qui est sa principale nourriture.

« Mais, approche et regarde ; la voilà suivie d'une vingtaine de petites punaises, à peine grosses comme des têtes d'épingle ; ce sont ses enfants qu'elle conduit à la promenade pour les faire jouir de ce rayon de soleil qui perce en ce moment à travers les nuages ; vois comme elle les guide et les protège ; comme elle va et vient avec empressement, d'un air affairé ; elle les surveille, elle court chercher ceux qui s'écartent trop de son aile protectrice, fait avancer les retardataires ; enfin, tu vois, dans tous ses mouvements, percer la tendresse et l'instinct maternels. La punaise du bouleau est très-craintive et s'envole dès qu'on l'approche. Vois s'il en sera de même de celle-ci. »

Mon oncle avança la main vers la branche, aussitôt la mère épouvantée se mit à battre des ailes avec rapidité, pour écarter l'ennemi dont elle croyait ses enfants menacés ; mais elle n'essaya pas de s'envoler, et, par un admirable dévouement, aima mieux s'exposer à la mort que d'abandonner sa jeune famille. Quand elle crut le danger éloigné, elle réunit ses petits, et c'était chose admirable que de les voir s'empresser de lui obéir, bien qu'ils ignorassent le danger qu'ils venaient de courir.

En ce moment, le soleil se cacha derrière les nuages, et quelques gouttes de pluie agitèrent les feuilles de la forêt ; la punaise, surprise par l'orage, n'eut pas le temps de chercher une retraite pour sa petite famille. Elle ouvrit les ailes, et les tint écartées horizontalement en forme de toit ; aussitôt tous les enfants vinrent s'entasser sous ce toit protecteur, et les plus petits se fourrèrent jusque sous sa poitrine entre ses pattes.

« Partons, me dit mon oncle ; mais, avant, écrasons cette affreuse punaise, ajouta-t-il en me regardant avec malice.

— Oh ! non, mon oncle ; je vous en prie.

— Tu le vois, ma chère nièce, le plus laid des insectes n'est pas sans intérêt aux yeux de l'observateur. »

Mon oncle me conduisit sûr la pente de la montagne de Saint-Yon, dans

un endroit sablonneux, dont la pente douce regardait le midi. Là, il chercha quelques instants sur la terre, et il m'appela pour me faire voir une araignée presque aussi grosse que mon petit doigt, longue de près d'un pouce, et qui faisait horreur à voir. Oh ! pour le coup, je poussai un cri et je levai le pied pour l'écraser, lorsqu'il me retint encore : « Ma chère amie, me dit-il, Dieu a autorisé l'homme à détruire les animaux qui lui sont nuisibles ou ceux qui sont indispensables à ses besoins ; mais il n'a pas permis de tuer sans nécessité : ceci est de la cruauté, un vice odieux.

« Cette araignée est celle que les naturalistes nomment la *sycose*. Elle ressemble assez à la tarentule dont la piqure est, dit-on, mortelle ; mais celle-ci est tout à fait inoffensive et d'un tiers plus petite. Elle est rouge, comme tu vois, mêlée de gris et de noir. Vois-tu cette boule blanche et soyeuse, presque de la grosseur d'une cerise, qu'elle traîne après elle ? c'est là que sont renfermées ses plus douces espérances, c'est le sac de soie dans lequel elle a déposé ses œufs.

« La *sycose* se choisit une jolie habitation, sèche, chaude, profonde ; elle la tapisse de la soie la plus fine ; c'est là qu'elle se retire pendant l'ardeur du soleil et qu'elle dépose le sac précieux renfermant le trésor maternel. Elle ne le quitte jamais, et lorsqu'elle va à la chasse des petits insectes qui sont sa nourriture ordinaire, elle attache son cocon à son corps par quelques fils de soie, le soutient avec ses pattes de derrière, marche doucement et avec précaution pour ne pas le heurter, le défend avec intrépidité, et meurt plutôt que de l'abandonner.

Mon oncle saisit alors le cocon entre ses doigts, puis, malgré les efforts furieux du pauvre petit animal, il parvint, au moyen d'une pince, à le lui enlever. La *sycose* se mit alors à chercher de tous côtés ; elle allait, venait, regardait, furetait jusque sous la plus petite feuille, et ses mouvements convulsifs peignaient énergiquement son désespoir. On lui présenta son cocon, et aussitôt qu'elle l'aperçut elle s'avança pour le saisir. Mon oncle eut la cruauté de le lui retirer à mesure qu'elle avançait ; de sorte qu'il la conduisit ainsi à plus de vingt pas de là. Enfin il le lui abandonna ; la *sycose* se précipita dessus, le saisit avec ses mandibules et regagna son trou avec une rapidité surprenante.

« Quand les œufs sont éclos, me dit mon oncle, la *sycose*, avertie par l'admirable instinct maternel, déchire la soie du cocon en grandissant sa capacité intérieure, de manière que ses quinze ou vingt petits puissent tenir à l'aise dans cette sorte de berceau. Pendant cette première enfance elle ne les quitte pas ; à cette époque ils sont nourris, ainsi que leur mère,

de la soie qui composait leur nid, et qu'ils ont la faculté de ramollir. Au bout de huit jours ils ont déjà acquis une certaine force, mais la sollicitude de leur mère ne leur permet pas de marcher seuls. Elle place sous son ventre les plus faibles et les y soutient avec une paire de ses nombreuses pattes; les plus forts grimpent sur son dos, s'y accrochent en se soutenant mutuellement, et, chargée de ce fardeau précieux, elle se hasarde à sortir de sa retraite, mais la nuit seulement et en marchant avec la plus extrême précaution.

« A mesure que les petits grandissent, elle leur apprend à chasser, à éviter le danger, à pouvoir se passer d'elle; mais ceux-ci, loin d'être ingrats comme la plupart des animaux, s'affectionnent à leur mère, la suivent quand elle ne peut plus les porter, et, enfin, ne la quittent que pour aller établir leur domicile le plus près possible du sien...

« Neuf heures! s'écria tout d'un coup mon oncle, en tirant sa grosse montre de chasse; nous nous sommes oubliés. Nous ne serons à Boissy qu'à dix heures, ta tante va gronder! »

Mon oncle me prit gaiement le bras. Je crois qu'il avait vingt ans de moins.

Depuis ce jour je suis l'objet de sa plus chère affection; aussi Boissy-Saint-Yon me paraît être le plus charmant pays du monde, et mon grand-oncle l'homme le meilleur et le plus spirituel.

Quant à Catherine, elle paraît m'avoir prise en pitié; elle ne me voit jamais entrer dans le cabinet de mon tuteur sans hausser les épaules. J'apprends à l'instant qu'elle vient de demander son congé, persuadée que la folie est contagieuse.

LOUISE LENEVEUX.

POÉSIES

LA COURONNE DE BLUETS.

Avez-vous jamais vu rien de plus gracieux
Qu'une jeune fille aux yeux bleus,
Ayant pour unique parure
De longs cheveux dorés bouclés par la nature ?
Ces yeux couleur du ciel, ces cheveux couleur d'or,
Ces grâces de l'enfant plus charmantes encor
Semblent les attributs des chérubins, des anges ;
Mais gardons de gâter par nos vaines louanges
De naïves beautés... Leur charme le plus grand
Est d'ignorer surtout le bonheur que l'on prend
A les voir folâtrer, rêver, ou bien sourire.
Pour moi je tâcherai de ne point le leur dire ;
Cela me coûte fort, pourtant je le promets.
Mais je leur conterai comment de frais bluets
Une ravissante couronne,
Trésor qu'un champ de blé nous donne,
Manqua de désunir deux sœurs.

Deux sœurs ne plus s'aimer, hélas ! pour quelques fleurs !
C'eût été bien cruel !... Berthe, blonde et rieuse,
Prend d'abord la couronne. Elle lui sied si bien...
Marie, au même instant, devient triste, boudeuse,
Et dit avec aigreur... Et moi, je n'aurai rien ?
Si l'on a des yeux noirs et brune chevelure
Les bluets ne vont pas, sans doute... La nature,
Berthe, vous a donné tous les bluets des champs !
— A moi tous les bluets ! y penses-tu, Marie,
De me dire ainsi vous ? Tes cheveux sont charmants,
Sur eux mets ces bluets, ô ma sœur ! je t'en prie ;

Vois comme ils te vont bien. — Berthe, rapidement,
Avait placé les fleurs sur la tête charmante
De sa plus jeune sœur, qui redevint contente,
Et bien vite chercha le cristal d'un miroir,
Sinon pour s'admirer, au moins pour se bien voir.
Pardonnons-lui... Les fleurs, les oiseaux, les nuages
Cherchent au fond des eaux leurs mouvantes images.
Marie eut toutefois honte de son humeur,
Et bientôt elle dit, en embrassant sa sœur :
« O Berthe ! je le sens, il vaut mieux être bonne
Que de parer son front d'une belle couronne ! »

LOUISE-EUGÉNIE BULLY.

RÉCRÉATIONS.

BERTHE.

Deux jeunes filles travaillaient à l'aiguille dans une étroite mansarde de la rue Laffitte. Depuis longtemps la nuit était venue : petit à petit le bruit avait cessé, et on n'entendait plus que le pas attardé de quelques rares Parisiens se hâtant de regagner leurs demeures ; et cependant, à la pâle lueur d'une lampe, les deux ouvrières prolongeaient leur laborieuse veillée. A peine échangeaient-elles quelques rares paroles, tant elles semblaient avoir hâte d'achever la broderie commencée.

La chambrette dans laquelle je vous introduis, Mesdemoiselles, était prise dans le pan coupé de la toiture ; ce petit réduit renfermait deux lits en fer, une petite commode, et quelques meubles et ustensiles qui témoignaient de la pauvreté, mais aussi de la moralité de celles qui l'habitaient. J'ai dit de la moralité, car il y a toujours dans l'arrangement d'une chambre de jeune fille quelque chose d'intime, un cachet particulier qui révèle son caractère. La chambrette de nos petites ouvrières avait, à force d'habileté et de soin, un air d'élégance qui faisait plaisir à voir ; tout était en ordre et disposé de la meilleure façon. La seule chose qui aurait pu faire disparate dans ce modeste intérieur, c'étaient quelques riches volumes, reliés en maroquin, dont les brillantes dorures s'enflammaient à la pâle clarté de la lampe. Ces livres, rangés sur une petite tablette de bois peint, étaient placés entre les deux lits. Le matin, peut-être, avant de se remettre à l'ouvrage, après avoir invoqué le Seigneur, les

deux jeunes filles parcouraient-elles quelques pages de ces livres, dont la mère la plus sévère n'eût pas interdit la lecture à son enfant bien-aimé.

Quoique toutes deux fort jolies, nos ouvrières présentaient un contraste frappant. Berthe, grande jeune fille de vingt ans, avait le plus doux visage qu'un peintre puisse rêver. Ses yeux, d'un bleu tendre, brillaient d'un mélancolique éclat ; sa lèvre, un peu sérieuse, se dessinait fine et rosée sur un beau visage d'un blanc ferme, et cette belle tête était comme couronnée par une forêt de cheveux blonds, dont la soyeuse finesse eût fait envie à une reine, alors que les reines faisaient envie à tout le monde. La taille de Berthe, souple, élégante, avait dans sa souplesse un charme particulier ; mais, ce qui complétait l'éclat de cette ravissante jeune fille, c'était comme un parfum de pureté qui l'enveloppait tout entière. Berthe avait de plus, pour emprunter l'expression de Bossuet, « ce je ne sais quoi d'achevé que donne le malheur. »

Imaginez-vous l'espiègle la plus vive, deux grands yeux noirs pleins de flamme, des lèvres un peu épaisses, mais fraîches et cachant de petites perles, des joues rondes et plus veloutées que le duvet d'une pêche, la santé, la jeunesse avec sa folle et rieuse gaieté, et vous aurez en quelques traits le portrait de Rose, la compagne de Berthe. Mais écoutons.

Rose lève la tête, elle pousse un ah ! de contentement, et pose sur la petite table la manchette qu'elle vient de terminer.

« Tu as fini, Rose ? »

— Oui, j'ai fini, Berthe ; et j'avoue qu'il était temps, j'ai comme du feu entre les épaules. Aussi, c'est que voilà une journée qui peut compter ! Je me suis assise sur ma chaise ce matin, c'est-à-dire hier matin, à six heures, et je viens d'entendre sonner une heure... Dix-huit heures de travail !...

— Tu fais des progrès, Rose, tu finiras par broder mieux que moi.

— Berthe, vous voulez rire... Eh bien ! vous couchez-vous ?

— Je n'ai pas terminé ma tâche. »

Rose ne bougea pas de sa chaise. Sans rien dire, elle se mit à regarder sa compagne avec une attention passionnée ; puis, tout à coup se laissant couler sur le petit tabouret qui était à ses pieds, elle prit entre ses bras la taille flexible de Berthe, et murmura : « Ma sœur ! ma mère ! » Elle prononça ces noms de tendresse avec un indicible élan de tendresse et de respect.

A ces touchantes appellations, à ce cri d'un cœur qui déborde, l'ouvrage tomba des doigts de Berthe... Elle posa sa blanche main sur la brune tête de Rose.

« Ta sœur!... Oui, je suis ta sœur; et pourquoi ne veux-tu pas me tutoyer ?

— Jamais ! A l'attachement que je vous porte il se mêle trop de reconnaissance, trop de respect. Je suis bien étourdie, bien folle parfois; comme vous je ne sais pas exprimer ce que je sens, ma pauvre mère n'a pas pu développer mon intelligence; mais enfin j'ai un cœur. Ma mère meurt... pauvre mère!... Des huissiers à figures sinistres accourent et enlèvent nos meubles. Quelle douleur! quelle humiliation! quelle misère! Que devenir? que faire? Qu'aurais-je fait? que serais-je devenue dans ce grand Paris où je ne connaissais personne? Et voilà que vous, Berthe...

— Tais-toi !

— Et voilà que vous descendez, vous me prenez la main, vous pleurez avec moi, et me dites : « Venez, ma sœur, nous travaillerons ensemble. » Ces vêtements de deuil, à qui les dois-je? à vous. Qui m'a soignée? qui m'a nourrie? c'est vous. Cette chambre, c'est la vôtre. Vous voyez bien, Berthe, que je ne dois pas vous tutoyer... » Elle essuya de grosses larmes qui coulaient le long de ses joues, et reprit : « Ah ! vous êtes un ange ! Aussi, dans cette maison où notre laborieuse pauvreté devrait nous faire si peu considérer, si vous saviez comme on parle de vous!... Hier, pas plus tard qu'hier, pendant ce grand orage, en remontant l'escalier, j'ai rencontré notre propriétaire. « Avez-vous peur? m'a-t-il dit. — Non, monsieur. — Vous avez raison, me répondit-il; quand on vit avec un ange on ne doit pas avoir peur du tonnerre. » Et il m'a demandé de vos nouvelles; et il a ajouté... mais j'ai tort de vous répéter cela, car il m'avait priée de ne pas vous le dire : « Si M^{lle} Berthe éprouvait quelques petits chagrins d'argent, faites-le-moi savoir, entendez-vous. N'en parlez à personne qu'à moi, car je ne veux pas que vous soyez malheureuses. » Et en me parlant, lui si riche, il tenait respectueusement son chapeau à la main; il était comme embarrassé pour me dire ces bonnes paroles.

— Et tu l'as remercié, Rose?

— Oh ! oui ! C'est un sort que vous jetez sur tous ceux qui vous voient. Notre portière!...

— Allons donc, bonne folle.

— Eh bien ! oui ; appelez cela folie si vous voulez... Mais moi, moi, quand le jour pénètre dans notre chambre, et si je suis éveillée la première, je vous regarde dormir... Et je ne sais comment cela se fait, je pleure de bonheur en vous regardant. »

Berthe embrassa Rose, calma ce cœur généreux, et les deux jeunes filles,

après avoir prié le Dieu qui aime d'un égal amour le pauvre et le riche, demandèrent au sommeil les forces dont elles avaient besoin pour le travail du lendemain.

De bonne heure les jeunes ouvrières étaient sur pied, et Rose s'apprêtait à reporter une merveilleuse robe brodée par Berthe, lorsqu'une main discrète vint frapper à la porte. Une dame d'un certain âge, mise avec cette rare distinction qui, à Paris, fait reconnaître les femmes d'un certain monde, entra, et dit : « Je suis M^{me} d'Ormont. »

Rose offrit une chaise, et Berthe lui répondit : « Vous voyez, madame, que nous nous préparions à reporter la robe et les différentes broderies que votre femme de chambre avait bien voulu nous commander en votre nom. »

M^{me} d'Ormont, au lieu de regarder le paquet que Berthe avait déployé devant elle, ne détachait pas les yeux du beau visage de la jeune fille. Avec cette rapidité de perception qui est le propre des intelligences élevées, M^{me} d'Ormont comprit bien vite qu'elle avait devant elle une nature d'élite. « Mademoiselle, je vous remercie de votre exactitude. Oh ! quelle délicieuse broderie ! c'est d'un fini, d'une élégance, d'une propreté... C'est vous, mademoiselle...

— C'est mon amie et moi...

— Permettez-moi de m'asseoir... Combien vous dois-je ?

— Vous allez peut-être vous récrier sur le prix?... Deux cent soixante francs.

— Deux cent soixante francs?... Mais j'en ai marchandé une bien moins riche, rien que pour la broderie on me demandait cinq cent francs. Comment faites-vous donc votre calcul ?

— C'est bien simple, madame ; nous sommes d'assez habiles ouvrières, et je crois que nous pouvons ensemble gagner cinq francs par jour. Voilà près de deux mois que nous sommes à l'ouvrage.

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

— Berthe.

— Mademoiselle Berthe, voulez-vous me permettre de refaire votre compte ?

— Je vous assure cependant, madame...

— Que ce n'est pas cher ? je le crois bien. Vous savez que cette robe est destinée au trousseau de ma fille... Pardon, j'ai une autre pensée : consentiriez-vous, vous et votre sœur, à passer quelques jours chez moi, pour mettre la dernière main...

— Je regrette, madame, de ne pouvoir acquiescer à votre demande; nous n'allons jamais en journée.

— Mais pourquoi?

— Souffrez, madame, que je vous taise nos raisons.

— Je les respecte; mais, en ce cas, je reviendrai demain avec ma fille... Tenez, mademoiselle, voilà deux billets, faisant ensemble trois cents francs.

— Nous ne sommes pas assez riches pour vous rendre la différence. Je vais descendre...

— Non, demain, je vous apporterai de l'ouvrage, et nous compterons après. »

M^{me} d'Ormont salua les deux ouvrières, et se retira toute pensive. A peine s'était-elle éloignée que Rose, se frappant les mains, s'écria : « Al-lons, bon ! en voilà encore une sous le charme. Mais pourquoi avez-vous refusé d'aller travailler chez elle ? »

— Je vais te le dire, Rose : nous sommes ouvrières, restons ouvrières. Je n'aime pas les habitudes des domestiques ; je n'ai ni leur langage, ni leurs mœurs ; je souffrirais à leur côté ; et, pour mieux me faire comprendre, je vais te raconter ma vie. »

Elle fut interrompue par l'entrée de la portière. « Bonjour, mesdemoi-selles ; avez-vous *évu* mon chat, par hasard ? Il est si coureur qu'il ne veut pas rester à la loge. Et puis, *mam'selle* Rose joue quelquefois avec lui... Ah ben ! dites donc, qu'est-ce qu'elle voulait donc savoir, cette grande dame ? En descendant ç'a été un tas de questions ! « Qu'est-ce que *mam'selle* Berthe ? Qu'est-ce que son amie ? » Des *si*, des *mais* à n'en plus finir. Mais elle n'était pas assez finaude !... « Ont-elles de l'ouvrage ?... » Si elles en ont ! que je me suis écriée, car j'ai vu le coup. Si j'avais dit « euh ! euh ! pas trop ! » elle aurait voulu vous marchander... « Sortent-elles souvent ? » qu'elle a fait. « Ont-elles des parents ?... » Silence complet... Je lui ai seulement répondu que vous ne bougiez pas, que vous étiez orphelines, et j'ai raconté l'his-toire de *mam'selle* Rose... Alors, elle a fait la généreuse, la grande dame ; elle m'a donné cinq francs, excusez de l'aubaine !... Hein ! que j'ai bien fait de rien dire ! Moi, jaser sur le compte des locataires, quand il n'y a rien à en dire !... Ce serait du joli ! Elle me prenait pour une portière de la rue Saint-Denis... Vous n'avez pas *évu* mon chat ? Minet ! Minet ! » Et la brave femme, poussée par un excès de tendresse, descendit bientôt deman-dant aux échos et aux cuisinières des six étages son trésor perdu.

DE LA REYNIE.

(La suite à un prochain numéro.)

MODES.

PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

7^{me} ANNÉE.

LETTRE III.

A CAMILLE.

Décembre 1850.

Décembre est un mois de fêtes et de réunions de famille, et je crois qu'il est peu de femmes ou de jeunes filles qui ne songent à la toilette du premier bal, soit comme acquisition, soit comme *restauration*. Les robes de bal sont choses coûteuses, je le reconnais, lorsqu'une jeune personne ne se contente pas de la tarlatane ou de la mousseline; mais il y a bien des petites ressources et bien des petits soins à employer, qui peuvent les renouveler et leur assurer une *vieillesse* honorable et fraîche. Par exemple, une robe de taffetas bleue, blanche ou rose, dont la jupe est froissée (des repassages réitérés flétrissent l'étoffe), dont les coutures sont élargies, les œillets déchirés, ne peut plus, ne doit pas être portée. Une robe de mousseline commune est mille fois préférable! Eh bien, un corsage de soie recouvert de crêpe, et orné d'une petite berthe en cœur, garnie d'effilés, et deux jupes de crêpe à large ourlet, te régénéreront ta toilette, qui sera d'une fraîcheur incontestable. Je n'aime pas les volants en crêpe; s'ils sont découpés à l'emporte-pièce ils s'effilent de suite, la moindre garniture devient ruineuse, et de plus il est impossible de s'asseoir sans tout froisser.

Si ton taffetas avait éprouvé des accidents par trop visibles (et je sais par moi-même que la personne la plus soigneuse n'en est pas à l'abri), il ne faut plus t'en servir que comme doublure de sortie de bal. A propos des malheurs qui vous accablent souvent dans le monde, je vais te raconter un événement qui m'est arrivé il y a quelques années.

M^{me} de Watteville m'avait offert de me conduire dans un bal dont on parlait d'avance avec admiration. J'étais très-jeune, un bal était pour moi un plaisir assez rare. Pendant quelques jours je consultai ma bourse, je transigeais avec les exigences de la saison; je me disais, je me priverai de telle ou telle chose, etc. Ma robe fut donc achetée comme je le désirais, confiée à une bonne couturière, je ne négligeai rien. Le jour, ou plutôt le soir mémorable arrivé, tout alla pour le mieux, chose fort étonnante; car,

s'il faut en croire les papas et les maris, ils sont forcés de s'absenter pendant le travail de la toilette pour échapper au tintamarre des sonnettes et aux imprécations contre le coiffeur. Bref, je commençais à prendre plaisir à la danse, lorsqu'un domestique maladroit renversa, en passant, sur ma pauvre robe dont j'étais si fière, la moitié d'une tasse de chocolat. Les larmes me vinrent aux yeux. M^{me} de Watteville me conduisit dans un salon désert, me consola d'abord, mais, une fois en voiture, elle me fit un petit sermon que j'ai toujours retenu, et dont voici à peu près le texte :

« Je vous ai emmenée promptement, ma chère Caroline, parce que vous alliez donner à toute une société un spectacle inconvenant et ridicule. Que fait à tous ces indifférents qui vous entourent que votre fraîche toilette soit entièrement ou partiellement perdue? Une jeune fille qui n'a pas assez de fortune pour acheter une robe de soie ne doit pas la porter; si elle a le moyen de réparer une tache, une déchirure, elle doit paraître indifférente et accepter tout contre-temps comme une chose prévue. Le monde n'aime pas les visages boudeurs; il a ses exigences qu'il faut accepter. Lorsque vous sortez par un temps nuageux, vous savez d'avance que la pluie peut vous prendre; si vous allez au bal, il faut en partant faire le sacrifice de votre robe en pensant aux bougies qui fondent, aux plateaux qui circulent, aux danseuses, dont les bracelets vous accrochent aussi bien une angleterre de deux cents francs qu'une dentelle de coton. »

Et depuis ce jour je suis devenue aussi philosophe que tous les sages connus, parce que j'ai réfléchi qu'il devait en être ainsi.

Tu m'avais demandé une toilette de petite soirée intime, je t'enverrai en janvier une robe avec berthe à châle; en attendant, je te conseille une robe de popeline décolletée et une coiffure en ruban oriental, ou en petit velours de même couleur, mais de plusieurs nuances; tu peux ajouter une guimpe tuyautée montante jusqu'au cou, terminée par un entre-deux.

Une jolie toilette de bal se compose d'une robe de taffetas; les volants, les petites ruches sont aussi en taffetas. Le corsage est décolleté carrément par devant, et arrondi par derrière. Cette forme est charmante, les dames peuvent en tirer un bien plus grand parti. Les volants peuvent être remplacés par des dentelles; les ruches par des rangs de perles. Le plastron peut être brodé d'arabesques aussi en petites perles. Les bouquets se portent à gauche à la ceinture. Ils tombent sur la jupe en rameaux flexibles et inégaux. C'est surtout avec les volants de tulle et de crêpe que ces bouquets sont jolis. Ceux que l'on pose au corsage sont à branches pendantes jusqu'à la ceinture. En général, les jupes se garnissent d'une

façon exagérée. Les volants sont eux-mêmes terminés par des ruches, etc.

Outre les étoffes unies, il y a des taffetas chinés à feuillage nuancé, qui sont tout nouveaux, et que beaucoup de mères permettent à leurs filles.

Les coiffures sont moins trainantes que l'hiver dernier; cependant les fleurs à longues tiges, telles que les clochettes, les muguets, les branches de roses de haie, les capucines, sont en faveur. Quelques fleuristes ajoutent au milieu de ces couronnes, déjà très-volumineuses, un large nœud de velours plat, ayant de chaque côté un grand bout de ruban de velours qui vient retomber sur les épaules. Le bouquet de corsage doit également avoir des bouts flottants en velours.

On monte aussi de grandes branches de fleurs que le coiffeur tourne dans les cheveux de derrière et fait retomber gracieusement des deux côtés par devant. Ces branches sont jolies avec la coiffure à la Valois qui, je le répète, ne convient qu'à de très-jeunes femmes, ou à des jeunes filles.

Les feuillages en velours brun de diverses nuances sont très en vogue. Les dames y entremêlent, soit des diamants, soit des épis ou des raisins d'or. Ces mêmes feuillages sont employés comme dessous de chapeaux.

Une coiffure très-originale, qui ne plaira qu'aux personnes qui repoussent les roses et les marguerites uniquement parce que toutes les têtes en sont couvertes, se compose d'anneaux dorés et d'anneaux rouges enlacés les uns aux autres d'une manière bizarre. Cette excentricité est charmante sur de beaux cheveux noirs bien ondulés.

Les sorties de bal ne varient que d'ornements; ou ce sont de petits paletots à capuchon en satin garni d'effilés de blonde, ou d'hermine, ou des burnous de cachemire blanc, doublés de soie de couleur.

La chaussure, me demandes-tu, doit-elle être assortie à la robe? Ce n'est pas une nécessité. Cependant les bottines roses, bleues, grises, vert-clair, sont d'une élégance plus recherchée que celles de satin blanc; mais il y a des nuances beaucoup trop décidées pour penser à une chaussure de même couleur.

Maintenant les bottines et les souliers de satin blanc se portent-ils indistinctement? Oui; seulement ces derniers ont, à mon avis, un petit air pantoufle qui sent par trop le chez soi. Les cothurnes sont supprimés, et le dessus est orné soit d'un chou, soit d'un nœud double plat, retenu souvent par une petite boucle d'or. Ce nœud que je critique est, du reste, fort coquet; il diminue le pied, et permet d'en dissimuler au besoin quelque imperfection.

Quant aux bottines de sortie, les plus *fashionables* sont de deux cuirs dif-

férants. Celui de la guêtre est souple comme la peau anglaise. Ces brodequins sont très-chers (15 à 20 fr.). C'est, je crois, la seule raison qui leur conserve leur réputation, car ils ne sont pas beaux. Ils boutonnent sur le côté.

Depuis que l'invention anglaise s'est emparée de nos boulevards, et que les chaussées sont cailloutées et bituminées comme les rues de Londres, ou pour parler techniquement, mac-adamisées, les malheureuses Parisiennes se voient forcées, dans certains jours, de suivre invariablement dans leur promenade un côté du boulevard; car il est impossible de traverser sans risquer les plus grands périls. Les bas peuvent être souillés de sable, les chaussures teintes d'un jaune clair, et le plus galant équipage du monde peut couvrir la plus jolie femme de mille éclaboussures depuis les pieds jusqu'à la tête, sans compter le visage. Aussi, combien M. Mac-Adam reçoit-il d'imprécations les jours de pluie pour son aimable invention! Mais comme, après tout, les imprécations n'empêchent point les rhumes et l'humidité, que les plus furieuses ne font que porter malheur, témoin Hermione et Camille, les femmes raisonnables se contentent de porter des socques en caoutchouc américain, excessivement souples et commodes, qui ne se vernissent pas et sont toujours brillants. Mais si la boue demeure toujours aussi liquide dans les endroits les plus fréquentés, les gens délicats ne passeront plus les chaussées qu'avec des échasses.

Je crois t'avoir donné, les deux mois passés, des renseignements suffisants sur les toilettes de ville. En résumé, pour les chapeaux c'est le castor très-bouffant, ce qui donne une tête énorme; les capotes, moitié satin moitié velours, ou velours et dentelle, les fonds très-fuyants, les passes évasées.

Les manchons se doublent de satin marron.

Quant aux robes, beaucoup de broderies, lacet, soutache et passé. Pour nouveauté, le corsage à basques. Pour ta robe de gros d'Écosse je te conseille le corsage à cœur et les manches ouvertes, garnies de dentelle, de ruban ou de volants festonnés; quant aux sous-manches, des bouillons en mousseline brodés au plumetis (un semé) sont très-bien. Le poignet est aussi brodé. Pour sortie, ces bouffants sont plus commodes que les manches ouvertes que j'ai expliquées à l'article *lingerie* dans le courant de l'année passée. Je préfère ces dernières pour les diners et les petites réunions. Tu oublies dans ta lettre que tu as reçu un patron de pantalon, aussi me permettras-tu de ne pas t'en adresser un nouveau. Quant à la

batiste qui, me dis-tu, n'est pas assez large pour les garnitures de ton bonnet, ce n'est d'aucune importance. Je coupe d'abord la longueur voulue, je déchire les lisières, parce qu'elles sont mates, je fais un surjet imperceptible, et je brode sur mes bandes sans interruption, comme si le tout était d'un seul morceau. L'on m'a appris aussi un nouveau moyen d'inciser la broderie anglaise. Je vais te faire profiter de ma découverte.

Ordinairement on enlève un morceau d'étoffe au milieu d'une fleur ou d'une feuille, et l'on cordonne le peu d'étoffe qui reste ; mais souvent les bouts de fil de cette étoffe s'échappent au travers des points et forment une petite charpie qui ne produit pas un bon effet. Eh bien, je fends tout simplement une feuille par la moitié, je renfonce l'étoffe sous le dessin, du côté de la toile cirée, à l'aide de l'aiguille, et je cordonne sur l'étoffe double, comme si je cordonnais sur un ourlet ; de cette manière il n'y a pas d'effilure possible. Pour un œillet je fais une incision cruciale, et je renfonce les quatre morceaux de même que pour la feuille. Te voilà aussi savante que moi.

J'ai sacrifié au plaisir de t'écrire toute la place que je voulais conserver pour te vanter mes envois. Je ne puis cependant faire autrement que de t'annoncer de jolis ouvrages (essaye mon abat-jour), un patron de manteau très-nouveau, une gravure de travestissements de huit personnages plus ou moins grands, transportés au Jardin-d'Hiver ; une planche de tapisserie et un album de musique inédite où tu trouveras des noms connus et aimés. C'est assez pour te prouver que mes pensées sont avec toi, aujourd'hui comme toujours.

C. G.

PATRONS.

Patron de manteau à volant dessiné sur la planche de ce mois.

Le n° 49 est le devant du manteau. Il faut ajouter le morceau replié pour obtenir toute la hauteur.

Le n° 50 est la moitié du dos qui se coupe en deux morceaux. Ce dos est indiqué par une ligne tremblée.

Au bas de ce dos on coud à plat un biais simple de même étoffe que le manteau. C'est au bas de ce biais que s'ajoute un volant d'étoffe de 39 cent. de haut, sur 75 d'ampleur pour la moitié du dos, de 1 mètre 50 cent. pour le dos entier. Ce volant se *plisse* de loin en loin aux endroits marqués d'un cran dans le bas du biais; ces plis sont très-petits. C'est ce volant qui, venant se rejoindre au devant, depuis l'entournure, forme le bas du manteau; car on remarquera que le dos proprement dit, n'étant qu'une pèlerine, a besoin même du biais pour former l'entournure.

Si je me suis fais comprendre, on taillera 1° les devants dans toute leur longueur, les deux dos, le biais qui s'y rapporte, le grand volant, et lorsque le dos sera ainsi complet, on le bâtira aux devants, de façon que le bas du biais où est attaché le volant se trouve à la couture qui réunit l'entournure sous le bras.

Ce manteau ainsi préparé laisserait sur le biais un vide qui serait très-laid; aussi le cache-t-on sous un grand revers en biais, posé à plat (n° 52); dessiné sur la planche. Le C du revers doit s'attacher au C du petit biais (n° 52); ce revers vient finir en passant au haut de l'entournure jusque sur le devant au cran marqué D; le D du revers se rapportant à ce dernier.

La manche (n° 51) n'est pas indispensable.

Ce manteau se fait pour jeune fille en satin à la reine; pour dame, en satin et même en velours. On peut alors remplacer le revers à festons (n° 52) par une haute frange de dentelle de laine ou de Chantilly. Ce patron est très-élégant, très-nouveau et plus habillé que le paletot et le pardessus.

OUVRAGES DIVERS.

ABAT-JOUR AU CROCHET.

Cet abat-jour se compose d'une étoile à six pointes. L'angle externe des rayons est rempli par un point de crochet très-clair, qui retombe beaucoup plus bas que les pointes des étoiles. Je vais en expliquer le travail, fort facile du reste. Je dois dire, avant, qu'on se sert pour cet abat-jour d'une soie luisante, appelée soie végétale, beaucoup plus légère que le cordonnet.

Ce travail se fait en rond: il se continue sur 82 mailles chaînettes; on réunit la dernière à la première pour former le rond, par lequel on passe le verre de la lampe.

1^{er} tour. 1 bride, 1 chaînette alternativement.

2^e tour. 1 bride, 1 chaînette alternativement. (Il y a en plus 7 augmentations dans ce tour.)

On sait qu'une augmentation se compose, outre la bride et la chaînette, de 1 bride et 1 chaînette de plus prise dans la même chaînette inférieure, et que pour former un rond il faut augmenter à chaque tour.)

3^e tour. 1 bride, 1 chaînette alternativement. (De plus 6 augmentations.)

4^e tour. 1 bride, 1 chaînette alternativement. (De plus 10 augmentations.) Les brides se prennent autour des chaînettes des rangs inférieurs.

5 ^e tour.	† 3 brides.	15 ^e tour.
† 1 bride.	1 bride. } 5 fois.	† 3 brides.
1 bride.	1 chaînette. } 3 fois, la bride	1 bride. } 3 fois.
1 chaînette. } 9 fois.	4 brides.	1 chaînette. } 3 fois.
1 bride.	5 chaînettes. } prise dans la 3 ^e	4 brides.
Revenir au signe et répéter	1 bride. } chaînette du	9 chaînettes. } 8 fois.
cette explication entière 6	tour précéd.	1 bride.
fois.	Revenir au signe, répéter 6	Revenir au signe, répéter 6
	fois.	fois.
6 ^e tour.	11 ^e tour.	16 ^e tour.
† 2 brides.	† 3 brides.	Commencer sur la 2 ^e maille
1 bride. } 8 fois.	1 bride. } 5 fois.	du 15 ^e tour.
1 chaînette. } 8 fois.	1 chaînette. } 5 fois.	† 3 brides.
2 brides.	4 brides.	1 bride. } 2 fois.
Revenir au signe, répéter 6	5 chaînettes. } 4 fois.	1 chaînette. } 2 fois.
fois.	1 bride.	4 brides.
7 ^e tour.	Revenir au signe, répéter 6	11 chaînettes. } 9 fois.
3 brides.	fois.	1 bride.
1 bride. } 7 fois.	12 ^e tour.	Revenir au signe, répéter 6
1 chaînette. } 7 fois.	Commencer sur la 2 ^e maille	fois.
3 brides.	du 11 ^e tour.	17 ^e tour.
Revenir au signe, répéter 6	† 3 brides.	† 3 brides.
fois.	1 bride. } 4 fois.	1 bride. } 2 fois.
8 ^e tour.	1 chaînette. } 4 fois.	1 chaînette. } 2 fois.
A ce tour prendre le 1 ^{er} point,	4 brides.	4 brides.
non sur la maille qui com-	7 chaînettes. } 5 fois.	11 chaînettes. } 10 fois.
mençait l'autre tour, mais	1 bride.	1 bride.
sur la 2 ^e à gauche.	Revenir au signe, répéter 6	Revenir au signe, répéter 6
† 3 brides.	fois.	fois.
1 bride. } 6 fois.	13 ^e tour.	
1 chaînette. } 6 fois.	† 3 brides.	
4 brides.	1 bride. } 4 fois.	
3 chaînettes.	1 chaînette. } 4 fois.	
Revenir au signe, répéter 6	4 brides.	
fois.	7 chaînettes. } 6 fois.	
9 ^e tour.	1 bride.	
† 3 brides sur les 3 brides du	Revenir au signe, répéter 6	
8 ^e tour.	fois.	
1 bride. } 6 fois.	14 ^e tour.	
1 chaînette. } 6 fois.	Commencer sur la 2 ^e maille	
4 brides.	du 12 ^e tour.	
3 chaînettes.	† 3 brides.	
1 bride.	1 bride. } 3 fois.	
3 chaînettes.	1 chaînette. } 3 fois.	
1 bride.	4 brides.	
Revenir au signe, répéter 6	9 chaînettes. } 7 fois, la bride	
fois.	1 bride. } prise sur la	
10 ^e tour.	4 ^e chaînette	
Commencer sur la 2 ^e maille	du 13 ^e tour.	
du 9 ^e tour.	Revenir au signe, répéter 6	
	fois.	

Cet ouvrage, extrêmement facile à faire, est assez minutieux à expliquer. Je conseille d'essayer une des six parties de l'étoile avec du fil d'Écosse; d'abord on jugera de l'effet, et cet échantillon aidera beaucoup. Une personne habile peut faire un abat-jour dans sa soirée; on rasant la couleur à celle de l'appartement. Quelques personnes le font de deux couleurs, l'intérieur de l'étoile blanc, par exemple, et les garnitures qui retombent, cerise ou orange. Cet abat-jour ne se met que sur les globes, je conseille même de s'en servir seulement comme ornement, car il brûle avec autant de facilité que celui en papier. C'est un très-joli cadeau de jour de l'an.

OUVRAGES DE FANTAISIE.

Dessous de lampe entouré d'une garniture chardon.

Les dessous de lampe sont des objets tellement en usage, que je n'hésite pas à en expliquer un d'un nouveau genre. Il se fait en trois nuances, de rose, de bleu, de vert, etc., etc. Je ne répéterai pas ici l'explication que j'ai donnée le mois dernier pour le rond qui se fait le plus ordinairement au crochet sur de la grosse ganse, avec de la laine Ternaux. Ce fond est aussi nuancé; on commence par la laine la plus foncée; il ne demande qu'un écheveau de chaque nuance à 10 cent.

On peut, si on le préfère, faire ce rond au tricot. La garniture du dessous de lampe en fait seule le mérite et la nouveauté. Elle se compose de 4 rangs de frange en laine Ségovie quatre fils, trois nuancés et un blanc. Il faut un écheveau de laine (30 cent.) de chaque nuance. Cette frange se fait sur un moule plat de 4 cent. de hauteur, comme les marguerites et plusieurs autres fleurs en laine, dont j'ai donné plusieurs fois l'explication.

Lorsqu'on a terminé les quatre franges nécessaires, je suppose qu'on ait choisi le rose, il faut une frange, rose de Chine très-vif, une seconde rose rose, une troisième rose tendre, et enfin la quatrième blanche. Ces franges terminées et coupées, bien entendu, dans le haut du moule à l'endroit de la rainure, sont, avant d'être cousues, bien peignées avec un peigne de fer s'il est possible; on coupe les bouts qui dépassent, enfin on égalise le travail. Puis on coud ces quatre rangs de frange entre chaque ganse au bord du rond, en commençant par le blanc et finissant par le plus foncé qui se trouve alors être au bord.

Il faut donc pour cet ouvrage :

Pour le rond,

1 écheveau de laine Ternaux, nuance foncée.....	10 c.
2 écheveaux plus clairs.....	20
2 écheveaux, 3 ^e nuance.....	20
	<hr/> 50 c.

Pour la garniture,

De la laine Ségovie 4 fils de chaque nuance, à 30 c. 1 fr. 20 c.

En tout 1 fr. 70 c. de laine pour un dessous de lampe; de plus un morceau de carton, quelques mètres de grosse ganse, une doublure de percaline. On voit que l'on peut faire un joli cadeau à bon marché.

TRICOT.

Bourse en soie de deux couleurs, séparées par une raie noire.

Blen et maïs, pensée et vert d'eau, marron et vert, sont des couleurs qui s'harmonient parfaitement. Ces deux couleurs sont séparées par une raie de soie noire. On peut aussi substituer à une des couleurs un fil d'or, qui est d'un bon effet avec le bleu ou le ponceau.

La bourse se compose de huit raies de deux couleurs, séparées par la raie noire au tricot uni. Cette bourse se fait en long. Je la suppose marron et maïs: sur des aiguilles 3 0/0 on monte 85 mailles unies.

Marron. 2^e tour.

1 endroit. } Alternativement.
1 jeté.

3^e tour.

1 rétréci envers.

† 1 jete.

Prendre une maille à l'envers et la couler sans la tricoter.

1 rétréci envers †.

Puis on continue toujours de même à l'envers comme à l'endroit, en suivant l'explication du 3^e tour, et terminant tous les tours par une maille à l'envers.

Cordonnet noir. Lorsqu'on a fait huit aiguilles d'une nuance, on tricote deux tours unis à l'endroit en cordonnet noir; après ces deux raies on prend la couleur maïs, en recommençant depuis le 2^e tour indiqué pour le marron, et on tricote jusqu'à ce qu'on ait huit aiguilles terminées. Cette raie maïs étant tricotée, on refait la petite ligne noire, et ainsi de suite. La fente se trouve au milieu d'une des raies marron, c'est-à-dire qu'elle a quatre rangs de chaque côté.

La garniture de cette bourse se compose de deux coulants et deux glands de frange torse, nœuds brésiliens, dont les couleurs sont assorties à celles de la bourse.

Il faut 1 écheveau de soie de chaque couleur à 1 fr. 2 fr.

6 grammes de cordonnet noir.

Si on remplace une des deux couleurs par de l'or, il en faut 2 bobines à 1 fr. 50 c. 3 fr.

1 écheveau de cordonnet suffit dans ce dernier cas.

Cette bourse a 27 cent. de longueur. On la coud en réservant une ouverture de 9 cent., c'est-à-dire que chaque poche a 9 cent. de profondeur.

Bourse tricotée avec perles d'acier.

Il faut pour cette bourse 5 masses de perles d'acier n° 5, de 20 c. à 40 c. la masse, selon leur qualité. Ces perles s'enfilent avant de commencer la bourse. Le cordonnet, en quantité suffisante, coûte 1 franc.

La garniture (coulants et glands), qui est en acier, varie depuis 40 c. jusqu'à 2 fr. et 2 fr. 50 c. Cette bourse se fait en rond. Sur quatre aiguilles d'acier, on monte 48 mailles, c'est-à-dire 12, sur chacune. On tricote 2 tours à l'envers tout uni, puis 1 tour comme il suit:

1 rétréci. } Alternativement.
1 jeté.

1^{er} tour, avec perles.

† 1 rétréci. }
1 jeté. } 2 fois de suite.
Glisser 3 perles.
1 rétréci. }
1 jeté sans perles. } 2 fois de suite.
Revenir au signe †.

2^e tour.

† 1 rétréci.
1 jeté.
Glisser 3 perles †.

3 tours, semblables au 2^e.

Le 6^e, le 7^e, le 8^e, le 9^e tour comme le 1^{er}.

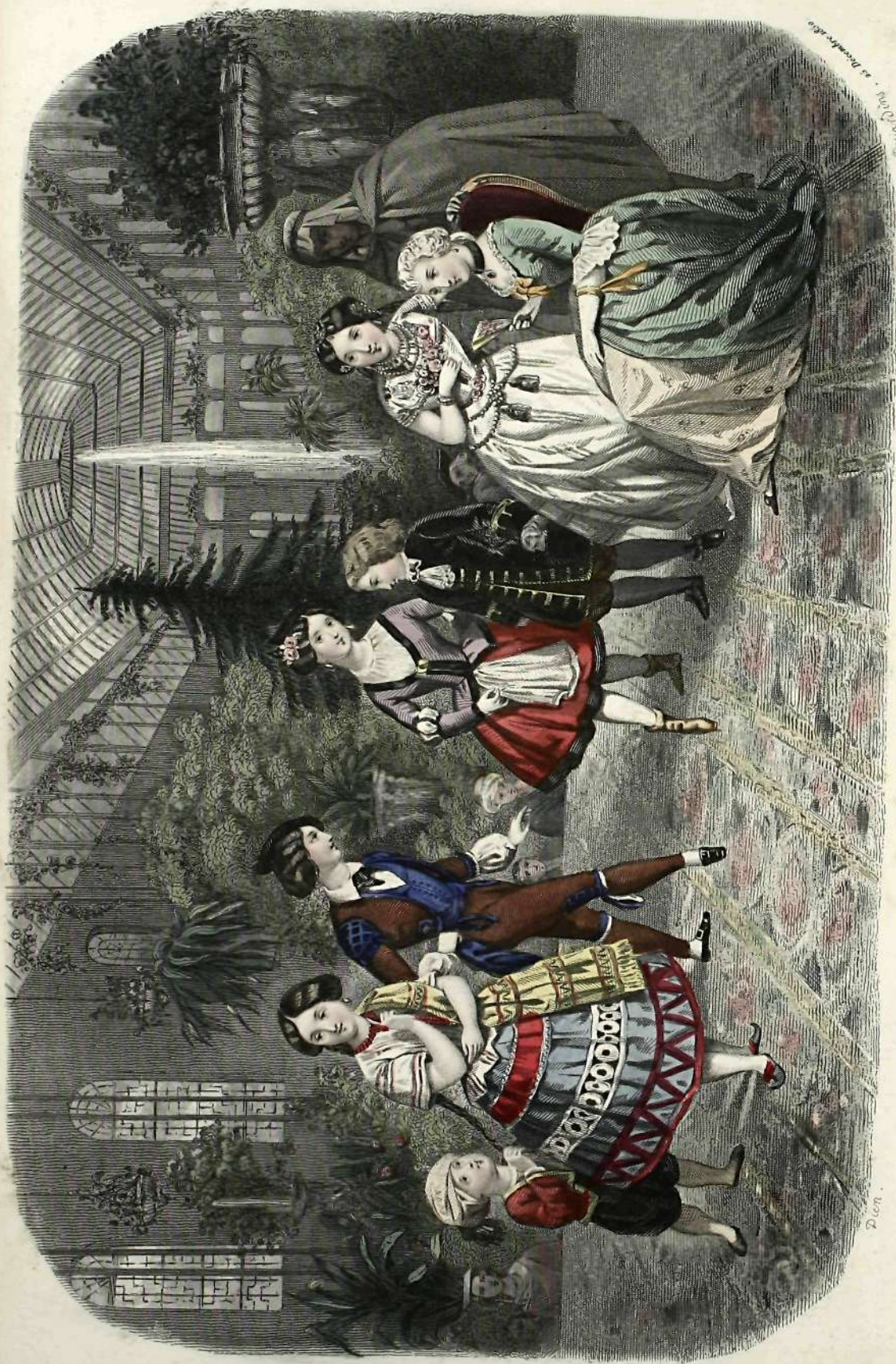
Le 10^e, le 11^e, le 12^e, le 13^e, comme le 2^e.

Le travail doit avoir formé un semé de petits pavés en acier; il faut six pavés dans la hauteur de la poche. Lorsqu'on a tricoté ces six pavés, on commence l'ouverture qui se compose d'un retréci et d'un jeté à l'envers; tous les deux jetés on coule deux perles. La fente doit être de la hauteur des poches. Cette fente terminée, on recommence la seconde poche par le dernier tour de la première, et l'on continue en suivant toujours l'explication en remontant.

Explication de la 1^{re} feuille de broderie.

- | | |
|---|---|
| 1. Fichu ouvrant derrière. Broderie anglaise. | 8, 33. Alphabet. Plumetis. La grandeur de ces lettres convient pour service de table. |
| 2. Dessin assorti pour manche à poignet. | 34. A. C. Entrelacés. Plumetis. |
| 3. Garniture pour le col. | 35. A. L. Id. Id. |
| 4. Mouchoir facile. Feston et pois. | 36. Ecusson plumetis avec le nom <i>Géraldine</i> ; anglaise. |
| 5. Mouchoir. Plumetis et pois. | |
| 6, 7. M. A. Initiales. | |





MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départemens avec Gravures sur. bois. Bochetes. Topographies coloriées. Plats de grandeur naturelle. Manque en Lait. Petrus illuster.

Paru au Journal à 5 francs 51. Rue Cassette

37. Ecusson plumetis avec le nom *Marie* ; anglaise.
 38. *Albertine*. Plumetis.
 39. *Abdonie*. Plumetis.
 40, 41. *Suzanie, Théoline*. Plumetis, petite anglaise.
 42. *Elmie*. Plumetis, petite anglaise.
 43. *C. B.* Grandes initiales au plumetis.
 44. *Brigitte*. Plumetis, petite anglaise.
45. Deux alphabets, l'un de majuscules et l'autre de minuscules, pour le crochet ; on peut marquer les mouchoirs de poche d'homme avec le premier alphabet.
 46. Grande bande de lis et d'épis pour crochet ou filet carré.
 47. Dessin courant pour crochet ou filet. On peut s'en servir au point de marque pour tapis ou coussin.

Explication de la 2^e feuille de broderie.

1. Dessin pour jupon. Broderie anglaise et broderie mate.
 2. Entre-deux. Broderie anglaise.
 3. Entre-deux. Plumetis.
 4, 5. Grands entre-deux. Plumetis.
 6. Ecusson. Plumetis avec les lettres *H. C.* Gothique.
 7. Petit écusson. Plumetis avec les lettres *V. N.* Anglaise.
 8. Légende. Plumetis avec le nom *Zénaïde*. Anglaise.
 9. Ecusson. Plumetis avec les lettres *S. O.* Anglaise.
 10. Dessin pour sac à tabac. Broderie au passé et au point de chaînette.
 11. *Palmire*. Broderie anglaise.
 12. *Adananda*. Broderie anglaise.
 13, 14, 15. *Ina, Joachime, Antonia*. Broderie anglaise.
 16. *A. H.* Grandes initiales. Broderie anglaise.
17. *Virginie*. Plumetis.
 18. *Sophie*. Plumetis.
 19. *L. S.* Initiales au feston.
 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27. *J. S., A. D., Z. H., A. J., J. N., D. S., M. D., C. L.* Grandes initiales. Broderie anglaise.
 28. Chiffre *E. S.* Plumetis.
 29, 30, 31. *L. H., E. M., N. A.*, Initiales gothiques.
 32. *D. N.* Plumetis.
 33. *A. D. R.* Enlacés. Plumetis.
 34. *A. M.* Enlacés. Plumetis.
 35. *A. D.* Enlacés.
 36, 37, 38, 39, 40. *N. D., L. C., C. F., M. F., A. G.* Plumetis.
 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48. *Anais, Philomène, Zélia, Léonie, Ameline, Elmie, Susanie, Antoinette*. Plumetis, anglaise.
 49, 50, 51, 52. Patron de manteau. (Voir l'explication aux ouvrages.)

Explication de la planche de tapisserie.

N^o 1.

Grand bouquet, pour meuble, tapis, écran. Avant de commencer, bien observer les dimensions, le dessin ayant près de cent vingt points.

N^{os} 2 et 3.

Deux petites couronnes de fleurs, pouvant servir pour tapis, milieu de coussin, porte-monnaie, rond de lampe. Ce sont des des-îns faciles.

Un oiseau (n^o 4). Petit dessin facile. Tabouret, tapis de pied, petit cabas.

Un canard (n^o 5). Au gros point.

Sur canevas n^o 10 18 cent.

» n^o 20 9. 9.

» n^o 24 7. 2.

Au petit point.

Sur canevas n^o 8 9. 9.

» n^o 16 5. 8.

» n^o 24 4.

Explication de la gravure de travestissements

COSTUME DE BÉDOUIN. Burnous en laine.

COSTUME DE MARQUISE, avec cheveux poudrés.

COSTUME ORIENTAL. Gaze blanche, perles et fleurs.

Ces deux derniers costumes sont pour jeune personne.

COSTUME DE FINANCIER. Cravate de dentelle, habit de velours, avec galons d'or.

COSTUME POLONAIS POUR ENFANT DE HUIT A DIX ANS. Jupe et bottines garnies de fourrures.

COSTUME DE MONTAGNARD. (Fantaisie.)

COSTUME D'ALBANAISE POUR ENFANT.

PETIT TURC.

MUSIQUE.

Troisième Album.

Tarentelle élégante, morceau de salon, par

A. TALEXY.

Les leçons du chemin. Romance, par MASINI.

Simplette. Polka, par PASDELOUP.

Le Gagne-petit. Quadrille, par MUSARD.

Explication du Rébus du mois de Novembre.

L'ambition et l'intérêt sont les artisans de nos peines et de nos chagrins.

RÉBUS.



Joséphine DESREZ, directrice.

Caroline GENEVAY, rédacteur en chef.

Imprimerie de HENNUYER et Co rue Lemerrier 24, Batignolles.